

Je voudrais rendre hommage à tous ceux qui se trouvent dans cette situation, qui l'ont vécue d'une façon ou d'une autre, qui se sentent concernés directement ou indirectement, pour les raisons que l'on sait : l'irresponsabilité et l'inconscience notoires de beaucoup de nos « gouvernants » africains, qui oublient souvent leur tâche.

Préface

Ce roman, sur la situation d'un demandeur d'asile ivoirien, vient certainement boucler le projet auquel Blaise Mouchi Ahua s'est adonné : celui de dépeindre certaines réalités de l'immigration des Africains en Europe. Le cas spécifique de ses compatriotes en Allemagne est une illustration à point nommé.

En tout, trois écrits en ont fait l'objet. Le premier, parle de l'enfance d'un jeune métis ivoiro-allemand en proie aux préjugés défavorables sur les Noirs ; le deuxième, un récit autobiographique, traite de l'immigration de ces jeunes et braves gens, en évoquant les raisons actuelles de la fuite des cerveaux. Dans ce dernier, il s'agit précisément de l'univers des candidats à l'asile. Ceux-ci souvent vus comme des apatrides, qui n'ont pas le droit de cité. Un récit palpitant qui provoque à la fois joie et frisson de plaisir chez le lecteur, et qui l'amène à vivre les péripéties de leur aventure : une vie menacée quotidiennement d'expulsion, jalonnée d'inquiétudes, mais aussi d'espérance. Bien plus, l'auteur nous fait découvrir, sur un ton plaisant, l'argot ivoirien : le *nouchi*, un parler hybride à base de français. Une preuve de plus que le français n'a pas un visage homogène. La Francophonie a vraiment sa raison d'être !

C'est un roman à plusieurs intérêts, dont je recommande vivement la lecture, pour que les amoureux des intrigues, et de la langue française y donnent leurs propres jugements. En *nouchi*, on dira : « *Enjavez-vous !* »

Amani Bohoussou, linguiste

Avant-propos

Intéressé par les conditions de la diaspora africaine en Europe, j'ai pu écrire ce livre grâce aux écoutes attentives portées aux récits des demandeurs d'asile, ressortissants des pays africains francophones, et particulièrement à ceux de mes compatriotes en Allemagne.

Je me suis inspiré de la façon dont on mène une enquête sociolinguistique pour le faire, en raison de certains traits qui caractérisent ces derniers. L'usage de l'argot ivoirien, le *nouchi*, parler en pleine expansion et véhiculaire dans le milieu des jeunes de la Côte d'Ivoire, auquel j'accorde une grande importance, en est un.

Le lecteur n'a pas de souci à se faire pour comprendre les dialogues dans cet argot, que j'ai tenu à consigner dans ce roman, d'autant qu'une explication est faite chaque fois par le personnage principal : Freddy. Les mots sont écrits suivant l'orthographe française, et parfois comme ils se prononcent dans ce parler. Par ailleurs, il trouvera un lexique des mots et expressions argotiques utilisés à la fin de l'ouvrage.

J'adresse ma reconnaissance à tous ceux avec lesquels je me suis entretenu, et dont les aventures et expériences m'ont incité à écrire cet ouvrage.

Yé suis goundaman à Boundès

Quand je marche dans les rues, quand je suis assis, confortablement, dans le train, dans le tramway, j'ai l'impression qu'on me prend pour un primitif, un primitif évolué dans leur pays, grâce à eux ! C'est ce que je ressens. Je le ressens parce que je le vois. Je le vois dans leurs regards, à travers leurs mimiques, leurs gestes ; quand j'entends parfois leurs murmures, et lorsque j'y fais attention. Je ne sais pas pourquoi. Je ne comprends pas cette trouille qui bout en moi. C'est peut-être le prix à payer ! C'est ce que Grando m'a dit.

Je suis demandeur d'asile. Oui, je le suis. J'ai quitté mon pays, ma terre natale, mon Afrique, et je suis venu ici en Europe avec l'espoir de faire fortune. J'ai quitté mon père, un vieux mourant, ma mère presque fanée à cinquante ans, mes nombreux frères et sœurs. Ai-je besoin de le préciser ? Et je suis parvenu à fouler le sol de l'Europe, là dans un camp d'asile, parmi d'autres comme moi, Africains ; parmi d'autres, Arabes et Européens de l'Est. Je suis demandeur d'asile, en situation de *Duldung*, c'est-à-dire dans une situation précaire, en instance de rapatriement. Ce mot signifie « tolérance » en allemand.

Je me dois d'être redevable à mon instinct aventurier, à la chance, au hasard peut-être d'être arrivé en été. Je me suis cru dans un paradis. Partout des fêtes, la musique, la bière. On fait même des barbecues, des pique-niques dans les jardins publics ; sur les pelouses, des jeunes filles en bikinis, profitant du moindre soleil, en lézardant. Les journées sont longues, jusqu'à 22 heures, parfois au-delà.

Grando, c'est lui qui a été mon guide, mon « guide spirituel ». Je l'ai trouvé intéressant au départ, au cours d'une soirée de danse africaine, croyant qu'il était de même statut que moi. Mais non, lui, était arrivé pour des études ; il les a terminées, mais il n'est pas encore retourné dans notre chère Afrique. Justement, c'est ce que je me suis demandé dans les premiers mois de mon arrivée ici en Europe, après l'été, lorsque pour la première fois j'avais aperçu un vieil homme noir aux cheveux blanchis. Je me suis dit, au fond de moi, « pourquoi resterais-je ici, dans ce pays-là, jusqu'à avoir les cheveux blancs ? » Je n'avais rien compris encore...

Je dois quand même dire pourquoi j'ai choisi l'Allemagne. Ouf ! seulement je ne voulais pas être en France ou en Italie, comme mes copains aventuriers. C'est sans doute le *Deutsche Mark* (DM), l'ancienne monnaie de ce pays, qui m'y a poussé. Oui, c'est cela ! Un seul représentait beaucoup en Afrique. Mais comment y suis-je parvenu ? La question m'a été posée, plusieurs fois, au camp. Ah, ces Allemands ! ils ne croient pas pourquoi je suis arrivé chez eux. Ce n'est pas grave ! Ce que je sais c'est que je suis là, en chair et en os, dans ce camp d'asile. Et c'est à moi, en tant qu'aventurier, de ne pas oublier pourquoi j'ai quitté ma patrie pour me retrouver dans ce monde. Grando m'a dit cela un jour.

Ils me demandent comment j'ai fait pour y arriver, comme si je pouvais marcher de l'Afrique jusqu'en Europe. Ah, ils veulent savoir comment je suis parvenu à monter dans un avion, à passer les frontières, à traverser les villes, et à me retrouver dans leur pays ? Je ne connais pas d'aventurier qui le dirait. Aller à l'aventure c'est aller chercher quelque chose, faire fortune et retourner chez soi, en principe. Oui, en principe ! C'est ce qu'on se disait en venant ici. L'essentiel c'est que je suis sur le territoire allemand et c'est à moi d'arriver légalement à mes fins. Je

dis bien « légalement ». C'est ce que les autres, que j'ai trouvés dans le camp d'asile, m'ont conseillé. Quelle belle phrase ! Mais alors pourquoi n'ont-ils pas encore eu ce qu'ils sont venus chercher ? Se sont-ils trompés de pays ? Certains y ont déjà passé cinq ans, d'autres plus, sans qu'il n'y ait de perspective pour eux à l'horizon. Est-ce la langue allemande qui leur pose problème ? « Apprenez-la alors ! » leur avais-je dit. Et la réponse fut : « Man, c'est une langue compliquée ! Les verbes sont toujours à la fin des phrases. Des fois, il faut commencer par l'objet », disons par le complément d'objet direct ou indirect. Ce n'est pas tout ! Mon voisin de chambre, Abelo, un Africain comme moi, m'a dit qu'il y a de petites prépositions des verbes qu'on met souvent à la fin des phrases. Cela m'a fait un peu peur, bien qu'elle ne me fût pas inconnue. Il l'avait remarqué et il m'a demandé : « Est-ce que tu comprends l'anglais ? » J'ai dit « oui ». Mais je ne savais pas moi-même si je pouvais converser avec quelqu'un dans cette langue internationale.

Moi, je m'appelle Freddy. En fait, c'est une transformation de mon prénom français Alfred. Vous savez que nous les Africains, nous avons toujours des prénoms français, anglais, et même portugais ; tellement on nous a colonisés, tellement ça nous plaît. C'est comme ça dans le camp ; il faut des noms qui sonnent américains ; disons qui sonnent *yankee*. Il le faut pour nos contacts, pour séduire les jeunes filles, pour se faire cool !

Abelo et moi, nous disions toujours que nous sommes des frères. Nous ne nous ressemblons pas pourtant mais on ne nous en tenait pas rigueur. D'ailleurs est-ce que les frères doivent se ressembler absolument ? En tant que frères, nous avons juré de ne pas nous quereller, et surtout au dehors, puisqu'on nous prend pour des primitifs, j'ai l'impression. Je crois que c'est encore un conseil de Granddo.

J'ai compris, après, pourquoi les autres *goundamen*, c'est le mot qu'on a trouvé pour nous-mêmes, ne se sont pas beaucoup souciés de l'allemand. *Gounda* veut dire « asile ». Le terme « demandeurs d'asile » nous semble trop long et trop académicien, trop pédant. Nous, nous ne le sommes pas. Sinon qu'est-ce qu'un académicien va venir chercher dans un camp d'asile. Un académicien ce n'est pas un primitif. Ce n'est pas quelqu'un qui se sent primitif. C'est quelqu'un qui a quelque chose dans sa tête, en tout cas c'est comme cela qu'on le voit.

Le problème pour nous les *goundamen* c'est que nous sommes souvent logés hors de la ville, dans un coin, puisque nous sommes gênants. Puisqu'on se renseigne sur nous, chaque jour, pour nous rapatrier. Abelo m'avait dit de profiter de l'été parce que c'est le moment où on nous laisse un peu tranquilles, car les policiers seraient à la recherche de nos passeports pour qu'on nous expulse de chez eux, qu'on nous renvoie chez nous, en Afrique.

C'est bizarre ! Les gens ne savent pas quand leurs paroles nous blessent. Je ne sais pas s'ils font exprès. Grando m'a dit que c'est une affaire de culture. Hum, je le crois. Abelo, lui, m'a répondu avec un peu de colère dans la voix : « c'est de la foutaise, ils se foutent de nous ! » Lequel des deux a raison ? Si je m'en tiens à son statut d'homme instruit et divorcé, qui a terminé ses études ici, qui a épousé une femme allemande, je dirais que c'est lui qui a raison. En effet, c'est une affaire de culture ! D'ailleurs, comment peuvent-ils le savoir ? C'est peut-être moi qui me plains un peu trop.

Pour commencer, on m'avait établi une carte d'identité, de couleur verte, et j'ai obtenu un séjour de six mois. Je les avais reçus après les interrogatoires que j'avais subis, dont le but était de connaître les raisons de ma demande d'asile. Et, j'avais bénéficié aussi d'une autorisation d'exercer une activité professionnelle : un petit boulot. Je l'avais fait, joyeusement. J'avais gagné un peu d'argent.